

Passion et destin des passions

« De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
À se porter dedans l'excès.
[...] Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. *Rien de trop* est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point ».
(Jean de la Fontaine, « Rien de trop »[\[1\]](#))

Il est des *passions de l'être*, liées au manque en nous, au manque en l'Autre, qui peuvent se traduire en demandes, désirs, mais aussi en revendications, dénonciations des manquements de l'autre. Il est des passions de l'âme qui aspirent le sujet vers un au-delà, dans un « mouvement suicide »[\[2\]](#) vers un Autre absolu. Il est des passions haineuses, discrètes ou éhontées qui tiennent, elles aussi, à la consistance que l'on donne à cet Autre : l'étranger, le politique, le savoir, le voisin, le malade...

La conjoncture actuelle est bien faite pour nous rappeler, s'il le fallait, que la pulsion règne sur le *parlêtre* au lieu d'aucun instinct, « il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. Chez les autres, [...] il y a de l'instinct, soit le savoir qu'implique leur survie »[\[3\]](#). Ce n'est guère le goût de sa survie qui oriente le sujet, mais bien plutôt son scénario de jouissance : coûte que coûte.

Le savoir mobilisé chez les *parlêtres* connaît divers avatars, la *passion du signifiant* y est en cause, faisant de l'Autre, du partenaire, le lieu d'ardeurs d'intensité diverses. Passion discrète à l'occasion, logée dans un fantasme sobre, elle peut n'en être pas moins têtue. Rendue visible, la passion parfois bruyante déporte le sujet non plus vers l'Autre mais dans l'Autre, ou contre lui, jusqu'au gouffre de son inexistence ou sous le poids de sa démesure.

Nous connaissions « La Maladie d'amour », *La Maladie de la mort*[\[4\]](#), ce numéro sillonne les enjeux logiques des maladies de l'Autre dont les passions témoignent...

Alors que le désir mobilise, la passion aspire, menace ou expulse. Qu'elle soit de haine ou d'amour, quand le *savoir-insu*, ne donne plus sa limite aux affects, il n'y a qu'un pas pour rejoindre le tranchant mortel de la pulsion de mort. Resituer « l'Autre qui n'existe pas »[\[5\]](#) vers « un domaine [...] dans lequel les choses sont instituées avec un caractère de demi-existence »[\[6\]](#) est peut-être la condition de passions plus dignes, des *passions lacaniennes* ?

[\[1\]](#) Fontaine (de la) J., « Rien de trop », *Fables de la Fontaine*, 2nd recueil, 1678, disponible sur internet.

[\[2\]](#) Cf. É. Laurent à propos d'Antigone : Laurent É., « Un sophisme de l'amour courtois », *La Cause freudienne*, n°46, octobre 2000, version CD-ROM, Paris, EURL-Huysmans, 2007, p. 11.

[\[3\]](#) Lacan J., « Télévision », *Autre écrit*, Paris, Seuil, 2001, p. 511.

[\[4\]](#) Duras M., *La Maladie de la mort*, Paris, Édition de Minuit, 1982.

[\[5\]](#) Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1996-1997, inédit.

[\[6\]](#) Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 127.

« Haine et pulsion de mort » , noms du réel

Laurent Dumoulin : Intituler votre ouvrage *Haine et pulsion de mort au XXI^e siècle* [\[1\]](#), c'est soutenir qu'il y a, dans cette sérieuse affaire, sinon du nouveau, au moins de l'actuel...

Camilo Ramirez : Chez Freud, haine et pulsion de mort sont deux faits de structure. Pour Lacan, la première est une passion de l'être qui rejette dans l'Autre ce qui fonde son altérité même, tandis qu'il finira par assimiler la seconde à la pulsion tout court. C'est l'une des conséquences de la dénaturation induite par la langue : les êtres parlants sont attirés par des voluptés fort contraires à leur Bien. Si haine et pulsion de mort sont deux noms du réel, ce qui est nouveau ce sont les voies qu'elles trouvent aujourd'hui pour se déplier sous un mode exponentiel.

Aussi bien pour Freud que pour Lacan, ce sont les discours et leurs effets de contagion qui ont le pouvoir de porter à incandescence le potentiel haineux et les satisfactions que réclame la pulsion de mort. Ces discours ne sont pas figés. Ils se métamorphosent en fonction des bouleversements civilisationnels, de ce qui change quant aux modes collectifs de régulation de la jouissance. Ainsi ce qui se passe aujourd'hui en termes de ségrégation n'est pas la copie conforme de ce qui a mis le monde à feu et à sang au siècle précédent. Nous ne vivons pas la reproduction des funestes années trente. C'est la raison pour laquelle les psychanalystes procèdent à l'*aggiornamento* de leurs outils, pour lire la spécificité de ce qui opère et capture dans les discours contemporains. Notamment ce point à partir duquel les discours invitent à mettre la haine et la pulsion de mort de chacun à contribution d'une haine qui se collectivise et qui est vouée à être agie comme pulsion de destruction.

L.D. : Comment pulsion et haine, qui relèvent pour chacun d'une rencontre inédite avec *lalangue*, trouvent à se collectiviser ?

C.R. : Ce point d'intersection entre psychologie individuelle et collective est l'avertissement majeur que Freud nous a légué dans sa *Psychologie des masses*. Son schéma sur l'hypnose collective est un radar qui nous permet de lire en amont l'alignement de certains éléments avant qu'il ne soit trop tard. Freud articule une logique identificatoire très précise où la conjonction entre certains traits idéaux et un objet commun cristallise des certitudes collectives, dont certaines ne trouvent d'exutoire que dans un horizon meurtrier. Ce mécanisme permet aux Uns épars que nous sommes de se souder comme un seul corps qui s'avancerait sans division vers l'exécution du pire. Il n'est pas rare que cela se produise rapidement, et aucun contexte de civilisation n'est à l'abri de ce réel. L'ouvrage interroge ce qui du schéma freudien reste opérant et ce qui nécessite d'être recalibré à l'aune d'une époque régie par le mathème $a > I$.

L.D. : Ce mathème revient souvent dans votre ouvrage. Comment l'avez-vous lu, et en quoi vous a-t-il paru éclairant ?

C.R. : Ce mathème [\[2\]](#) dit si précisément ce qui a changé durant ce dernier quart de siècle que nombre de volontés restauratrices peuvent être lues comme des tentatives de l'inverser : redresser par tous les moyens les insignes ruinés par la mondialisation. Les nouveaux populismes ont troqué leur nostalgie discursive contre la violence autoritaire.

Le point d'inquiétude réside en ceci qu'il n'y a plus besoin de s'imposer en contournant la voie démocratique car ils gagnent dans les urnes. L'angoisse, provoquée par ce qui pousse nos sociétés à sortir des binaires traditionnels pour s'ouvrir aux vertiges du multiple, est au premier plan. La question du droit à disposer et à jouir de son corps aussi. La capture des discours néo-fondamentalistes trouve l'un de ses

ressorts dans la régulation autoritaire du *pas-tout* féminin et, plus largement, de ce qui palpite de façon acéphale dans les corps-parlants : les objets *a*, particulièrement revêches à se laisser dompter par les idéaux.

Il y a aussi l'omniprésence de l'objet sur son versant de déchet. Droites conservatrices et mouvements d'extrême-droite œuvrent à désigner ceux qui doivent choir à cette place. Ceux qui se trouvent exilés, devant vivre dans des zones où l'on ne leur reconnaît plus aucun droit, sont certes les plus menacés, mais pas les seuls à éponger la haine collective. Quand l'objet *a* est aux commandes les désignations ségrégatives sont plus mouvantes, plus horizontales et se camouflent sous des signifiants passe-partout. À nous de savoir les lire là où elles sévissent.

L.D. : Vous proposez de lire les haines contemporaines non seulement avec le filtre de l'identification ségrégative, mais aussi à partir du rejet de la jouissance. Quelles sont les conséquences de ce changement de paradigme ?

C.R. : C'est mettre au centre de cela le réel en jeu. Si les ségrégations d'antan gonflaient de façon paroxystique la face la plus sombre des idéaux et des insignes exaltées, revendiquant leur pureté dans une conviction délirante largement partagée, les ségrégations d'aujourd'hui s'attaquent aux modes de jouissance d'autrui, décrétés comme non-résorbables. Ce qui délimitait les frontières entre les communautés est devenu de moins en moins lisible. Les populations se mélangent toujours plus, pour toutes sortes de raisons, voulues ou imposées. Le rejet de la jouissance étrangère, de l'Autre, trouve aujourd'hui à se disséminer sous des voies dédiabolisées : par exemple, la revendication des politiques se réclamant sereinement du *bon sens* pour décréter l'inéluctable séparation des populations. Ce n'est pas moins féroce que ce que nous avons connu auparavant, car cela fomenté aussi des identifications collectives redoutables, parfois plus floues, plus propices à la banalisation. Ces

identifications sont organisées par des logiques de contagion moins verticales, plus réticulaires et résolument favorisées par l'illimité du *tous connectés*.

Le réel, tel qu'il est cerné dans l'expérience, rend les psychanalystes particulièrement aptes à dénuder l'os de ces discours. Ce n'est pas de la psychanalyse appliquée au malaise dans la civilisation, c'est un éveil quant au réel issu de l'expérience analytique elle-même.

L.D. : Un mot là-dessus alors... À partir de cette expérience, comment cerner le réel auquel répond la haine ?

C.R. : Une cure analytique menée jusqu'à un certain point permet de s'approcher de sa propre opacité comme faisant pleinement partie de notre être. Cela permet de localiser l'altérité à sa juste place et de désamorcer ce qu'elle peut avoir d'effrayant. Pour chacun, l'assomption de ce qui constitue le noyau le plus dur de sa jouissance, l'allège de la nécessité d'imputer à l'Autre ce qui cloche, de l'inculper de notre propre castration. Une analyse nous permet de retracer les circuits de la jouissance et de la pulsion de mort qui itèrent dans nos corps et empoisonnent nos liens. J'ai été frappé par le fait que le dernier mot d'Éric Laurent au Forum Zadig, à Bruxelles en 2018 sur « Les discours qui tuent », porte sur la façon dont chacun doit répondre de cette zone singulière : « il y a un obstacle au principe d'hospitalité généralisé. Celui de notre propre jouissance à laquelle nous n'arrivons pas à donner hospitalité. C'est un reste inéliminable, qui fait le moteur de l'expérience psychanalytique et des symptômes qui ne cessent de se produire » [\[3\]](#). C'est donc une question jamais résolue une fois pour toutes, mais le savoir n'est pas rien.

L.D. : Votre travail s'appuie sur Freud, Lacan, J.-A. Miller, et d'autres psychanalystes ; mais de nombreux auteurs issus d'autres champs sont conviés. De cette polyphonie, retenez-vous quelques pépites ?

C.R. : Les références extérieures mais connexes à la psychanalyse sont fondamentales pour avoir une lisibilité de notre monde, quand celles-ci ne se contentent pas de dresser des tableaux phénoménologiques mais parviennent à attraper des changements structuraux. Ainsi par exemple Gilles Lipovetsky [\[4\]](#) a formalisé, depuis les années quatre-vingt, comment l'Un hégémonique de la modernité est remplacé par le pluriel postmoderne, rebelle à la résorption par l'universel. Il pose les prémisses de l'émiettement du statut de l'Autre, qui sera éclairé à la lumière de la psychanalyse par J.-A. Miller et É. Laurent lorsqu'ils tireront les conséquences du triomphe de l'objet *plus-de-jouir* sur les idéaux [\[5\]](#). Danièle Hervieu-Léger [\[6\]](#) déplie magistralement la transformation récente des modes de croyance religieuse en Occident, en montrant que, contrairement à ce qui fut affirmé durant longtemps, celle-ci ne connaît pas de déclin. La croyance se réinvente et se moule dans des bricolages privés et épars qui se substituent à l'Un de la tradition et du Nom-du-Père. Olivier Roy [\[7\]](#) peut aussi décrire avec rigueur ce qui change dans les rapports entre l'Un et le multiple, en montrant comment les néo-fondamentalismes religieux, au pluriel, trouvent un terrain fertile dans la mondialisation. Au sein de cette polyphonie, j'ai voulu garantir à l'ouvrage un cap : faire saillir la force de la psychanalyse lacanienne par sa façon de cerner dans toutes ces manifestations, le réel en jeu. Dire le réel n'implique pas d'en faire une fatalité mais d'en *prendre-acte* pour cheminer avec et s'orienter au milieu de faits particulièrement inquiétants.

[\[1\]](#) Ramirez C., *Haine et pulsion de mort au XXI^e siècle. Ce que la psychanalyse en dit*, Paris, L'Harmattan, 2019.

[\[2\]](#) Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, leçon du 11 décembre 1996, inédit.

[3] Laurent É., « Des jouissances mauvaises », *Lacan Quotidien*, n°810, 8 janvier 2019, publication en ligne (www.lacanquotidien.fr).

[4] Lipovetsky G., *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

[5] Cf. Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1996-1997, inédit.

[6] Hervieu-Léger D., *Le Pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion, 1999.

[7] Roy O., *Le Djihad et la mort*, Paris, Seuil, 2016 ; Roy O., *La Sainte Ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Seuil, 2008.

L'ignorance et sa fabrication

Lacan, dans une conférence faite à Sainte-Anne pour les jeunes psychiatres, précise : « L'ignorance, je viens de dire que c'est une passion. Ce n'est pas pour moi une moins-value, ce n'est pas non plus un déficit. C'est autre chose. L'ignorance est liée au savoir. C'est une façon d'établir le savoir, d'en faire un savoir établi. » [1]

L'établissement du savoir n'est plus le même. Il y a des mécanismes très complexes aujourd'hui pour établir le savoir. En particulier il y a les comités d'experts qui travaillent sous le regard des médias.

François Gonon, neuroscientifique, a bien montré le biais qu'introduit la « médialisation » dans la publication

scientifique : ce concept nouveau décrit « un processus évolutif où le contenu de l'information produite par les médias est régi par des normes médiatiques (instantanéité, spectacularité, primat de l'émotionnel sur le rationnel) et où les acteurs externes aux médias sont poussés à infléchir leurs activités en fonction de ces normes » [2].

Ainsi, dans les médias, une grande place est faite aux résultats spectaculaires et nouveaux et peu, ou pas, à leur invalidation ultérieure, qui n'est pas rare, mais passe inaperçue. Les médecins connaissent bien l'effet réverbère des statistiques qui servent plus à les soutenir qu'à les éclairer, comme pour l'ivrogne.

Les nouveaux médias ont réveillé l'usage d'une science un peu ignorée : l'agnotologie. C'est la science qui étudie « les diverses formes d'ignorance et la manière dont on la produit, l'entretient et la propage » [3]. Robert Proctor qui est professeur à Stanford et aussi son inventeur considère que nous vivons « *an age of ignorance* » [4]. Il est donc temps d'étudier comment et pourquoi nous ignorons. Ce qui ne signifie pas que ce chercheur ne dise que du mal de l'ignorance : « A founding principle of liberal states is that omnisciences can be dangerous, and that some things should be kept private. » [5] Pour ce chercheur il y a une ignorance native, un vide, que l'éducation et la maturité se chargent de remplir de savoir. Il y aura donc toujours un biais par où le sujet recevra positivement un peu du vide que crée l'ignorance pour venir aérer un océan de savoir établi. Lacan voyait dans cette aération du savoir la fonction de son objet *a*. On oublie souvent que la question n'est pas tant celle de ce que l'on ne sait pas que celle de ce que l'on ne veut pas savoir. Le savoir comporte son ombre. En attirant votre attention, en captant vos neurones, sur le savoir S_2 on vous contraint d'ignorer et de ne pas savoir S_1 et aussi S_3 et S_4 , etc... L'ombre croît donc avec la lumière au fur et à mesure que vous en êtes éclairé ! Ce qui est l'objet le plus important c'est donc

parfois la fabrique de l'ignorance : « One of my favorite examples of *agnogenesis* is the tobacco industry's efforts to manufacture doubt about the hazards of smoking. » [\[6\]](#) Des sommes considérables ont été consacrées non pas à innocenter le tabac ou les pesticides et Monsanto mais bien à persuader que les méfaits de ces substances avaient d'autres causes. Pareil aujourd'hui pour le réchauffement climatique. On crée le doute ! On pouvait le voir récemment avec un conseiller du ministère de la santé en France (Martine Wonner) qui insinuait que la crise de la psychiatrie était due à la psychanalyse. Aujourd'hui face à la crise sanitaire on assiste à la variation continue et vertigineuse des données de l'expertise.

M. Trump, grand spécialiste de la production d'ignorance, a déclaré à propos de la létalité du COVID-19 : « Je pense que les 3,4% sont vraiment un faux chiffre [...]. Personnellement, je pense que ce chiffre est bien inférieur à 1% » [\[7\]](#). En mai 2005 un rapport parlementaire [\[8\]](#), cité par le magazine *Le Point*, sur le risque épidémique prévisible disait : « Un des moyens de rassurer la population serait de mettre à sa disposition des masques de protection. [...] des masques classiques, de type masques de chirurgien, n'offriraient qu'une protection extrêmement limitée. Il serait souhaitable de disposer de modèles extrêmement efficaces mais relativement coûteux. » Les rapporteurs ajoutaient que cela permettrait de « limiter la paralysie du pays ». On sait ce que tout cela est devenu aujourd'hui ! La même année, la CIA brossait le tableau à venir de l'épidémie actuelle !

Richard Sennett, dans un entretien en ligne pour présenter son livre *The Craftsman* [\[9\]](#), souligne que dans le capitalisme contemporain on véhicule l'idée que « les personnes de la base manquent de compétence et de capacité d'expertise » [\[10\]](#). Il souligne que ces personnes ont surtout la capacité à « faire un travail "comme il faut" » [\[11\]](#). Nos soignants le démontrent à merveille !

Et le plus souvent les experts ignorent ce travail ! Ceux qui

défilent à la télé, démontrent souvent leur ignorance concernant les compétences des invisibles, celles des généralistes, infirmières et autres. Heureusement, le drame fait qu'on entend chaque jour beaucoup mieux et plus ces professionnels de santé ! Lacan souligne que nous inventons le savoir pour répondre à la rencontre du trou du réel [12]. Et même que ce trou, cet impossible, est bien ce qui nous permet d'inventer ; y compris d'inventer le réel lui-même ! Un savoir qui s'invente est une assurance contre le savoir établi. L'inconscient en fait partie et, mieux, c'est un savoir qui ne se sait pas, qui paraît impossible et montre bien son lien au réel ! D'où la menace qu'il constitue pour les « Établissements » divers du savoir, aujourd'hui on les désigne souvent comme des Agences...

[1] Lacan J., *Je parle aux murs*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 11.

[2] Gonon F., « La science dans l'écosystème médiatique », *Science et pseudo-sciences*, n°323, janvier/mars 2018, disponible sur internet.

[3] Jammet F., « Agnotologie, numérique et production d'ignorance », *SenseMaking*, 21 septembre 2017, disponible sur internet.

[4] Proctor R., « Preface », in Proctor R. & Schiebinger L. (s/dir.), *Agnotology. The Making and Unmaking of Ignorance*, Stanford, Stanford University Press, p. VII, disponible sur internet.

[5] Proctor R., « Agnotology: A Missing Term to Describe the Cultural Production of Ignorance (and Its Study) », in Proctor R. & Schiebinger L. (s/dir.), *Agnotology, op. cit.*, p. 2.

[6] *Ibid.*, p. 11.

[7] D. Trump dans une interview sur la chaîne de télévision *Fox News*, 5 mars 2020, disponible sur internet.

[8] Door J.-P. & Blandin M.-C., « Rapport sur le risque épidémique », 2005, cité par A. Mercier, in « Pénurie de masques : à qui la faute ? », *Le Point*, 25 mars 2020, disponible sur internet.

[9] Sennett R., *The Craftman*, Londres, Penguin Books, 2008.

[10] Sennett R., « Nouveau capitalisme et expertise quotidienne », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°126, mai 2009, p. 13, disponible sur le site de CAIRN : cairn.info

[11] *Ibid.*, p. 14.

[12] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les Non-dupes errent », inédit.

Le capitalisme et les choses de l'amour

Si Lacan range l'amour parmi les passions de l'être c'est parce que ce dont l'amour pâtit n'est non pas la méconnaissance de la vérité, il peut en effet s'en faire le vecteur par l'amour de transfert, ni non plus le désir, car l'analyse permet de le dégager de l'amour, mais le réel de la jouissance en jeu pour un être parlant. L'amour fait écran à l'Un de la jouissance, d'être branché sur l'Autre. D'où l'abord complètement innovant de l'amour que Lacan propose dans son dernier et tout dernier enseignement, en le déconnectant de la seule médiation du phallus pour en faire le moyen qui permet à chacun des amants de « tisser son nœud ».

Lacan range l'amour du côté de la vérité, d'un mi-dire qui ne peut être dit mais supposé pouvoir être connu du partenaire

sexuel. « L'amour c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable, [...] à quoi on ne peut pas remédier, ce qui implique que le "médier" serait déjà possible. Et justement, c'est non seulement irrémédiable, mais sans aucune médiation. C'est la connexité entre deux savoirs inconscients » [1]. La connexité, notion de topologie, suppose l'union des deux parties disjointes, mais ayant par ailleurs un point commun. C'est le cas pour l'union ou l'intersection de deux ensembles dans la partie où ils se superposent et partagent donc certains éléments. « Quand ça se produit, conclut Lacan, ça fait quelque chose de tout à fait privilégié. Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo » [2].

L'amour est donc défini ici par une connexité entre deux savoirs, permettant de faire suppléance au non-rapport sexuel, pas tant entre deux corps, qu'entre deux savoirs inconscients, contre tous les mirages de l'imaginaire et des malentendus des échanges du registre phallique. Véritable événement donc, quand il a lieu, et que deux univers différents trouvent des signifiants en commun faisant signe à chacun des partenaires et produisant la rencontre.

Véritable événement surtout parce que le discours qui nous détermine, le discours du capitalisme, ne veut rien savoir des choses de l'amour : *Verwerfung*, rejet en dehors du symbolique de la castration, nous dit Lacan dans *Je parle aux murs* [3]. Le capitalisme peut récupérer les choses de l'amour pour en tirer profit : il suffit de constater le nombre de produits qu'il crée à cette fin, faisant miroiter un amour pouvant remédier au vide fondamental qui habite l'être parlant. Lacan formalise ce discours par une inversion des termes de celui du maître et par l'annulation de toute impossibilité, ce qui en fait un générateur de *plus-de-jouir*, à la différence des quatre autres qui constituent une barrière à la jouissance. La génération de la jouissance entre les quatre termes fait que

ce discours n'a pas d'envers, ce qui empêche la torsion qui permettrait d'en trouver l'issue.

D'ailleurs lorsque Lacan évoque – une seule fois dans son enseignement – « la sortie du discours capitaliste » [\[4\]](#) dans « Télévision », il le fait par rapport à la position du saint, celui qui, à l'inverse du capitaliste, n'accumule pas la jouissance mais la *décharite* ; néologisme qui a peu à voir avec la charité et qui suppose que l'analyste se fasse objet *a* dans son acte.

Mais pour introduire un frein à la jouissance qui circule entre les quatre termes du discours du capitalisme, on peut isoler la structure minimale de discours : S_1-S_2 chez celui qui parle, ou bien pointer par l'acte analytique la dimension fantasmatique qui réunit $\$$ et *a* sans médiation symbolique. Fixer ainsi les termes à leur place permet d'introduire la fiction nécessaire du sujet supposé savoir et opérer la seule subversion possible de ce discours où l'amour et la castration reprennent, de surcroît, leur place. Mais cela, nous rappelle Lacan, ne constituera pas un progrès si c'est seulement pour certains...

[\[1\]](#) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les Non-dupes errent », leçon du 15 janvier 1974, inédit.

[\[2\]](#) *Ibid.*

[\[3\]](#) Lacan J., *Je parle aux murs*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p .96.

[\[4\]](#) Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 520.

Les détectives de l'inconscient ou la passion du signifiant

Le premier roman d'Hélène Bonnaud [\[1\]](#), *Monologues de l'attente* [\[2\]](#), est une fiction psychanalytique qui nous plonge dans l'histoire de sept patients, dans sept salles d'attente de psychanalystes. L'écriture est tout en douceur, délicate, subtile, extrêmement précise. Certaines phrases ont valeur de coupure, elles forment un dire [\[3\]](#), deviennent *extimes* au récit de la petite histoire que se racontent les analysants. Ça résonne en vous, l'auteure a touché juste, en plein dans le mille ! On rit, on est ému, interloqué, suspendu aux vérités que recèlent les mystères de l'inconscient.

Ce livre est construit comme une série où chaque chapitre est un épisode de la vie d'un sujet lors d'une semaine glaciale de février 2018. L'auteure nous introduit dans ce moment si particulier, « un temps suspendu où se dévoile un pan de la vie de chacun » [\[4\]](#). Entre introspection et discours adressé à l'analyste, les associations fusent. Les cogitations lors de l'attente d'une séance impliquent déjà l'analyste comme celui qui incarne un sujet supposé savoir. Il est question de l'amour, mais c'est un amour qui s'adresse au savoir, dans une recherche de vérité.

Monologues de l'attente nous laisse entrevoir l'analysant, figure de détective interrogeant son inconscient, *via* ses lapsus, ses actes manqués, ses rêves, jouant avec la consonance des mots, revenant sur les interventions de l'analyste. Le fil rouge du roman tourne autour d'« une histoire de folie ordinaire » [\[5\]](#). Une femme est morte, peut-être tuée par son mari qui a perdu la mémoire. Chaque analysant deviendra alors un inspecteur imaginaire, traquant l'inconscient du supposé meurtrier. À travers ces fins

limiers, le récit fait résonner la phrase de Lacan : « tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant » [6]. C'est-à-dire que chaque *parlêtre* trouve une solution particulière face au réel auquel il est confronté, quelle que soit son organisation psychique.

Pour chacun, ça parle à tout-va. La condition humaine, nous dit Lacan en 1958, « ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle » [7] ! C'est « la passion du signifiant » [8]. Avant même la séance analytique, nous découvrons les *Witz* issus de l'usage du signifiant, ainsi que les métonymies et les métaphores : « je suis l'homo-contrarius de ma femme » [9], dit l'un des personnage, « Le mur est devenu moi, ou je suis devenue mur, son mur, mur-murée de silence » [10], dit une autre ; métonymies et métaphores que sont les « effets déterminés par le double jeu de la combinaison et de la substitution dans le signifiant, selon les deux versants générateurs du signifié » [11].

Dans le cours de Jacques-Alain Miller de 1984 « Des réponses du réel » [12], il y a une référence concernant la passion du signifiant qui ne dépend plus de la signification du phallus. L'automatisme mental en est un exemple édifiant : « L'inconscient est le discours de l'Autre, peut se soutenir de cette expérience : passion du signifiant, du signifiant qui vient de l'extérieur et qui opère une intrusion dans la sphère de la cogitation intime du sujet. » [13] Nous pouvons alors interroger cette passion en deçà de la signification du phallus avec l'énoncé d'un des personnages : « Pousse-toi, tu prends toute la place » [14], et en mesurer toutes les conséquences dans le dernier chapitre du roman !

[1] Bonnaud H., *L'Inconscient de l'enfant. Du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin, 2013 & *Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut*, Paris, Navarin, 2015.

[2] Bonnaud H., *Monologues de l'attente*, Paris, J.-C. Lattès,

2019.

[3] Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 454.

[4] Bonnaud H., *Monologues de l'attente*, *op. cit.*, p. 9.

[5] *Ibid.*, p. 26.

[6] Lacan J., « *Lacan pour Vincennes !* », *Ornicar ?*, n°17/18, printemps 1979, p. 278.

[7] Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 688.

[8] *Ibid.*

[9] Bonnaud H., *Monologues de l'attente*, *op. cit.*, p. 29.

[10] *Ibid.*, p. 57.

[11] Lacan J., « La signification du phallus », *op. cit.*, p. 689.

[12] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 18 janvier 1984, inédit.

[13] *Ibid.*

[14] Bonnaud H., *Monologues de l'attente*, *op. cit.*, p. 174.

« Journal de confinement » et

érotique du temps

Le genre « journal de confinement » a le vent en poupe ces jours-ci dans la presse et sur la toile. N'y voyons pas ce que d'aucuns dénoncent comme une *romantisation* indécente de la situation par des privilégiés, visant le mode de jouir de l'autre, forcément insupportable. Le confinement est aussi parfois présenté comme un thème littéraire et voit la promotion de nombreux textes qui mettent en scène l'immobilité, la solitude, qu'elle soit désirée ou subie. Chacun a ainsi un rapport qui lui est propre avec la séparation des corps. Freud n'écrivait-il pas dans *Le Malaise dans la civilisation* : « S'isoler volontairement, se tenir à distance des autres, c'est là la protection la plus immédiate contre la souffrance susceptible de résulter pour quelqu'un des relations humaines [...] si l'on veut à soi seul résoudre cette tâche » [\[1\]](#). Si les politiques et les démocraties manient le signifiant du confinement avec précaution, il n'en est rien dans la population où celui-ci ouvre le champ d'une expérience inédite, d'une expérience à construire, et à dire ou plutôt à écrire.

Alors, comment, dans ce contexte, lire ce phénomène du journal ou de la chronique du confinement ?

Le journal (ou la chronique) est ce qui s'écrit au jour le jour, comme autant d'unités distinctes. Le journal ne puise pas (son matériel ?) dans un savoir déjà là, dans la mémoire. Pas plus qu'il ne cherche un au-delà, une projection future. Tout juste est-il tentative d'inscrire ce qui se pense et s'éprouve au présent, qui ne dure pas. Le confinement invite ainsi à inventer de nouvelles habitudes, à construire, parfois malgré soi, un nouvel *automaton*. Comme l'écrit Albert Camus au début de *La Peste*, « on passe ses journées sans difficultés aussitôt qu'on a des habitudes » [\[2\]](#).

Le journal introduit un comptage : jour 1, jour 2, jour 3...

La lecture de l'« Introduction à l'érotique du temps » [\[3\]](#) de Jacques-Alain Miller nous invite à penser ce temps qui est compté. L'érotique du temps, comme celle de l'espace concerne le désir, et la jouissance. Mais plus encore, le temps est subjectif et pousse le discours philosophique à « mettre l'être à l'abri du temps » [\[4\]](#) car celui-ci introduit une négativité sous les espèces de la finitude. J.-A. Miller y déplie le paradoxe des futurs contingents : au temps N, on ne peut dire si un évènement se produira demain ou non. Mais au temps N+1, ça devient effectif ; il est vrai que l'évènement a eu lieu. Cette effectivité, si on la projette en arrière, transforme le possible en nécessaire. Mais si les philosophes, qui pensent la linéarité du temps, en font un sophisme, Lacan, dans son Séminaire V, en fait un graphe, une opération, en considérant une double temporalité : un temps progrédient qui va vers le futur et un temps rétrograde qui va vers le passé. J.-A. Miller précise que ce temps rétrograde, que Lacan qualifie de fondamental, est « constitutif de la signification de l'illusion du sujet supposé savoir » [\[5\]](#). Cette illusion pourrait s'énoncer ainsi : « ce qui est du futur était déjà là, inscrit dans le passé » [\[6\]](#). Malgré cette tentation, ce que nous vivons aujourd'hui n'est pour autant pas de l'ordre du nécessaire. Il est plutôt à situer comme contingent en tant qu'il apparaît sur fond d'un impossible, qui surgit et dérange. Le contingent en tant que lié à l'impossible est « la condition de l'évènement comme réel » [\[7\]](#). A. Camus présente *La Peste* comme une chronique de la vie confinée et en donne son procédé qui se veut plus proche de l'historien que de l'écrivain, visant une certaine objectivité. Il juxtapose ainsi sur un mode impressionniste les témoignages afin de rendre compte de l'épaisseur du réel.

Sans doute, est-ce ce que nous opérons aujourd'hui, car ainsi que Lacan le signale dans le Séminaire V : « Un discours [...] prend du temps, il a une dimension dans le temps, une épaisseur » [\[8\]](#). Il s'agit donc de prendre le temps nécessaire à ce qu'il s'installe, condition pour que, un tant soit peu,

l'impossible devienne évènement, c'est-à-dire « cesse soudainement de ne pas s'écrire » [\[9\]](#).

Alors, l'interprétation de l'analyste sera requise afin de permettre la lecture de cette surprise, du réel de l'évènement. Nous pourrions alors approcher cette question qui déjà se dessine, voire angoisse : est-ce que le monde sera le même après ?

[\[1\]](#) Freud S., *Le Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1995, p. 20.

[\[2\]](#) Camus A., *La Peste*, 1947.

[\[3\]](#) Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, n°56, mars 2004, p. 63-85.

[\[4\]](#) *Ibid.*, p. 69.

[\[5\]](#) *Ibid.*, p. 70.

[\[6\]](#) *Ibid.*

[\[7\]](#) *Ibid.*, p. 81.

[\[8\]](#) Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 15.

[\[9\]](#) Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *op.cit.*, p. 80.

À la recherche d'une boussole

dans le confinement

Cette nuit, j'ai fait un rêve : « je suis à l'aéroport, je vais m'envoler vers l'île de la Réunion. Une annonce : l'avion va décoller dans trois minutes. Je m'aperçois alors que j'ai laissé ma valise dans le hall ». Angoissée, je me réveille et le premier mot qui me vient, c'est « impossible » : pas de solution à cette situation. Ce rêve est à l'image du sentiment de désorientation que j'éprouve dans cette période de tous les dangers, où l'on tremble pour les autres et parfois pour soi.

C'est aussi un condensé de mes préoccupations actuelles dans cette situation de confinement forcé que l'on souhaite salubre, dans ce moment inédit et incertain. J'associe au rêve la difficulté que représente la privation de réunions, de colloques, de rencontres, et mon envie d'échapper au confinement.

Puis, encore plongée dans mon rêve, je pense au fait que je ne peux pas avoir laissé mon bagage sans surveillance, je sais que dans un lieu public « tout bagage abandonné sera détruit », selon la formule. Et puis, ça ne me ressemble pas. Grâce au réveil, l'angoisse se dissipe, me voilà rassurée, comme tout bon rêveur, par le fait que cette histoire ne m'est pas arrivée pour de vrai.

Ah oui, sauf que ce n'est pas ça la solution de ce cauchemar, de cet « être questionneur » [\[1\]](#). Et en effet, après ce bref instant de soulagement, l'angoisse revient, un affect qui « *ne trompe pas* » [\[2\]](#), ainsi que le démontre Lacan dans son Séminaire X : « L'angoisse, c'est cette coupure – cette coupure nette sans laquelle la présence du signifiant, son fonctionnement, son sillon dans le réel, est impensable –, c'est cette coupure s'ouvrant, et laissant apparaître ce que maintenant vous entendez mieux, l'inattendu » [\[3\]](#).

Dans cette période de confinement qui va durer, serais-je en

train de découvrir la vanité de toute chose, serais-je sur le point de tomber dans le confort trompeur d'avoir tout mon temps, gagnée par le risque d'abandonner le bagage amassé depuis des années ?

Ce rêve me plonge dans un malaise symptomatique que je n'avais pas éprouvé depuis fort longtemps, dans un temps d'avant la fin de mon analyse : me voilà brusquement transportée dans un lieu qui pourrait susciter une agoraphobie et qui me fait ressentir la peur d'une perte de repères. Heureusement, le rêve, à bien le considérer, comporte acte manqué, signifiants et leur cortège de significations, équivoques, symptômes... Autant de formations de l'inconscient qui m'interprètent et me remettent en selle : l'inconscient, c'est « le travailleur idéal » [\[4\]](#).

Ma crainte reste néanmoins de n'avoir plus de boussole pour lire les événements actuels, où les opinions varient entre confinement et immunité, entre médication et attente patiente de la fin des symptômes, entre priorité donnée à la santé ou à l'économie. Le risque est de me laisser submerger de façon métonymique par les informations, les bilans, les analyses, les rapports, les alertes, toutes centrées sur le coronavirus dans une recherche de clés, pour déchiffrer ce phénomène et ses conséquences encore incalculables. Ou bien encore, je pourrais tomber dans un travers auquel pousse le confinement, celui de me lancer dans des tâches infinies de nettoyages, tris, rangements, classements. Est-ce par peur du vide ? Pas seulement, cela peut être utile, et permettre de retrouver un document ou un objet, oubliés dans un tiroir, dans un placard. Mais cela ne donne pas une orientation.

Un recentrage se profile : un espace de temps s'ouvre pour reprendre à nouveaux frais la lecture de l'œuvre de Freud, de l'enseignement de Lacan, des cours de J.-A. Miller, des textes de mes collègues, tous ces travaux précieux de notre communauté de travail. Cependant, ce voyage livresque n'est pas sans comporter un réel à affronter, car vite il apparaît

que ce n'est pas le bagage amassé qui importe, ni non plus celui qui pourrait se constituer. Non, c'est le trésor que recèle chaque signifiant rencontré, y compris dans sa part de non-sens qui donne son sel à l'existence. Mais comment border les bouts de réel auxquels cela me confronte ? Comment, au bord d'un trou, trouver le mot d'esprit qui allège, le trait d'humour qui égaye ? L'inconscient se réveille, se signale, percuté par un mot, une phrase, un texte : « Ce qui est ontique, dans la fonction de l'inconscient, c'est la fente par où ce quelque chose dont l'aventure dans notre champ semble si courte est un instant amené au jour – un instant, car le second temps, qui est de fermeture, donne à cette saisie un aspect évanouissant. » [\[5\]](#)

L'important est que ce rêve m'a réveillée, au sens où Carolina Koretzky le développe dans son ouvrage *Le Réveil, Une élucidation psychanalytique* [\[6\]](#). Ma véritable crainte est de ne pas mettre à profit cette période de confinement pour orienter mes lectures et mes pensées dans le droit fil de ce qui fait mon désir. Une expression m'est alors venue : donner un coup de pied au fond du puits pour prendre appui sur la dimension de non-sens de mon rêve, et sur cette perte brusque de repères, cette confusion, ce soudain risque d'errance, pour se saisir de chaque signifiant comme « ce qui ainsi fait trou dans le réel » [\[7\]](#).

Alors, place à un programme d'oisiveté, celui que Montaigne réalise dans ses *Essais* [\[8\]](#), et au sens où le développe Lacan dans son Séminaire XVI : « *Otium cum dignitate* » [\[9\]](#). Place à l'humour si le tragique ne frappe pas trop durement à notre porte. Place à un travail « en accord avec soi-même selon le discours analytique » [\[10\]](#) comme le propose Dalila Arpin. S'orienter avec l'inconscient comme boussole, en se souvenant avec Laura Sokolowsky que la « psychanalyse n'est pas une thérapie du genre humain » [\[11\]](#). En revanche, « Tout ce qu'on peut penser, c'est que [avec la psychanalyse] les drames seraient peut-être moins confus. » [\[12\]](#)

[1] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 76.

[2] *Ibid.*, p. 92.

[3] *Ibid.*

[4] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 518.

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 33.

[6] Koretzky C., *Le Réveil. Une élucidation psychanalytique*, Rennes, PUR, 2012.

[7] Miller J.-A., « Quatrième de couverture », in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *... ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011.

[8] Montaigne (de) M., *Essais*, 1595, disponible sur internet.

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 111.

[10] Arpin D., « L'inconscient, ce "travailleur idéal" », *La Cause du désir*, n°99, juin 2018, p. 110.

[11] Sokolowsky L., « L'entretien de Lacan de mai 1957 et son actualité », *La Cause du désir*, n°99, *op. cit.*, p. 55.

[12] Lacan J., « Les clés de la psychanalyse », *La Cause du désir*, n°99, *op. cit.*, p. 53.